



**Reef Idleb, 20 février 2013. Deux hommes pleurent leur frère décapité par un obus de l'armée.**  
Matthias Bruggmann/  
Contact Press Images/  
Courtesy Musée de l'Élysée, Lausanne et  
Galerie Polaris, Paris

## ARTS PLASTIQUES

# La guerre, un acte d'une violence indicible

Matthias Bruggmann, lauréat du prix de l'Élysée, expose ses images complexes sur le conflit en Syrie. Un entre-deux entre art et photojournalisme.

Lausanne (Suisse), envoyée spéciale.

**A**u salon Paris Photo, Bernard Utudjian exposait notamment, dans le stand de sa galerie Polaris, Matthias Bruggmann, photographe suisse de 39 ans, représenté par l'agence Contact Press Images. On voyait le galeriste mettre toute sa passion à expliquer que les images de guerre de ce dernier, prises en Syrie et au-delà, même si elles sont très esthétiques, ne sont pas posées, encore moins mises en scène. À d'autres, qui s'offusquaient de leur violence, il rappelait que l'histoire de l'art en est pleine, que le Louvre recèle, de ce point de vue, le plus grand charnier du monde, que les touristes s'y pressent pour y regarder le Radeau de la Méduse... Le Lausannois ne l'ignore pas, qui a poursuivi ses études à la prestigieuse école de Vevey, laquelle forme des artistes plutôt que des photojournalistes.

### Il crée en nous « un sentiment d'ambiguïté morale »

Matthias Bruggmann est d'ailleurs le pur produit de cette filière d'excellence : en 2005, il fait partie des jeunes artistes mis en valeur par l'école dans l'exposition qui a fait date « reGénération : 50 photographes de demain ». Deux ans plus tard, il est choisi pour intégrer l'équipe de commissaires de l'exposition « Tous photographes ». Cette année, il est le lauréat de la 2<sup>e</sup> édition du prix de l'Élysée et le musée expose en ce moment, sous le titre « Un acte d'une violence indicible », ses images, publiées dans un livre éponyme paru aux Éditions Xavier Barral, réalisées en couvrant, sans carte de presse, mais dans les mêmes conditions qu'un photojournaliste, l'évolution d'un conflit qui lui a pris six ans de sa vie, de 2012 à 2018.

Sur les cimaises du musée de l'Élysée, les apparences sont trompeuses, les images sans cartel, piégeuses. Comme cette niscine d'un hôtel de Marmarita, qui nous fait prendre les

soldats d'une milice progouvernementale assiégeant une forteresse templière classée au patrimoine mondial de l'Unesco pour des touristes inoffensifs. Ou ce portrait tranquille du fils d'un professeur d'université dont on apprend que, pris au département des interrogatoires d'une branche du renseignement militaire, il a été torturé et tué depuis. On pourrait dire que Matthias Bruggmann infiltre le reportage de guerre pour tenter de communiquer d'autres couches d'informations que celles d'ordinaire véhiculées par les médias, que, ce faisant, il critique les systèmes de représentation des conflits, que ses images, complexes, ont plusieurs niveaux de lecture. Il ne s'y passe rien, ou pas encore. Le photographe refuse de céder au récit. Il ne cherche pas à saisir un instant ou un aspect décisif d'une narration, une image qui la résumerait et en deviendrait l'icône.

Parce que l'on n'est jamais sûr de pouvoir croire ce que l'on voit, il faut se procurer le dépliant textuel accompagnant l'exposition. On y découvre que Matthias Bruggmann, qui nous déstabilisait déjà en cassant les codes du photojournalisme, cherche désormais à

« nous faire ressentir viscéralement la violence intangible sous-tendant tout conflit » et à créer en nous « un sentiment d'ambiguïté morale ». Pari gagné ! Ses images, pourtant non spectaculaires, nous arrêtent, on s'identifie, on réfléchit, on refuse que les bourreaux s'en sortent.

Notre grand recours, ce sont les textes, que les journalistes syriens, qui ont appris à connaître ce photographe occidental dans la durée, à lui faire confiance, lui ont confiés. On les lit et on les relit parce qu'ils contextualisent ses images avec des mots simples qui en font éprouver l'épaisseur... ■ M.J.

LA PREMIÈRE PIERRE  
DU BÂTIMENT UN  
MUSÉE, DEUX MUSÉES,  
QUI ABRITERA L'ÉLYSÉE  
ET LE MUDAC, A ÉTÉ  
POSÉE À LA GARE  
DE LAUSANNE  
LE 5 OCTOBRE.

Jusqu'au 27 janvier 2019, musée de l'Élysée, Lausanne.  
Catalogue bilingue. Éditions Xavier Barral, 39 euros.  
En même temps dans ce musée, la formidable exposition  
de Liu Bolin « le Théâtre des apparences ».